LE JOURNAL DES PSYCHOLOGUES

LE JOURNAL DES PSYCHOLOGUES

LE MENSUEL DES PROFESSIONNELS

Troubles du comportement chez la personne âgée

Le dépistage des violences conjugales

Victimologie Groupe de parole après un événement traumatique

Traces de vie et histoires de nuit Entretien avec Martine Lani-Bayle

DOSSIER

De la précarité à l'exclusion : Quel soutien psychologique ?

N°312 Novembre 2013

DOM/S : 7,50 € – BEL : 7,40 € – MAR : 75 Mad
N CAL/S : 890 cfp – POL/S : 950 cfp – MAY : 7,90 €

martin média

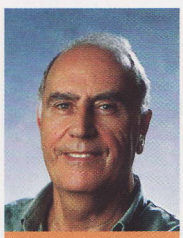
L 17653 - 312 S - F: 6,50 € - RD

Traces de vie et histoires de nuit

Les deux ouvrages évoqués traduisent une même philosophie et une même conception des rapports humains. À partir des travaux de Boris Cyrulnik sur la résilience et de références au principe dialogique d'Edgar Morin, l'analyse des récits de vie ouvre à la formulation de l'hypothèse d'une forme singulière de résilience : l'antirésilience. Le propos s'élargit à la discussion d'une fonctionnalité de la vie nocturne, d'une finalité autoformatrice des vagabondages et divagations auxquels elle donne lieu, peut-être encore d'une mise en sens d'un travail inconscient.

Martine Lani-Bayle

Professeur en sciences de l'éducation, université de Nantes



Claude Tapia

Professeur émérite à l'université de Tours

Membre du CR du *Journal des psychologues*

Claude Tapia : Bien que vos deux derniers ouvrages ne traitent pas du même sujet, ils traduisent la même philosophie, la même conception de la vie et des rapports humains. *Traces de vie* (Lani-Bayle, Milet, 2012) donne, de prime abord, le sentiment d'un rassemblement d'annotations de bon sens, d'images fantastiques, d'allusions poétiques... de nature à installer le lecteur dans un univers impressionniste – ce qui peut être déstabilisant. Le sous-titre de l'ouvrage *De l'autre côté du récit et de la résilience* intrigue et mériterait peut-être quelques commentaires. Par ailleurs, cet ouvrage est ponctué de couples de notions antithétiques, comme si l'utilisation du procédé stylistique consistant à accoupler des contraires – par exemple, récit/anti-récit, résilience/anti-résilience, lieu/non-lieu, racontage/anti-racontage... – créait un balancement dialectique évocateur et donnait une plus-value à votre propos. Peut-être escomptiez-vous ainsi nous expliquer la fonction paradoxale du récit de vie et le « travail » ambigu de la résilience ? Au-delà d'une démarche que l'on pourrait qualifier de cathartique, pouvez-vous nous préciser la philosophie sous-tendant l'ensemble de l'ouvrage ?

Martine Lani-Bayle : Ce premier ouvrage, particulier dans sa conception comme dans sa présentation, ainsi que vous le relevez, a une histoire qui éclaire ces spécificités et que l'éditeur a bien voulu préserver dans leur format initial. En effet, il s'agit d'un dialogue en différé par *emails* entre Éric Milet, photographe écrivain-voyageur autodidacte, et moi-même, sur ce que sont et font les démarches d'histoires de vie en formation que vous avez présentées dans le *Journal des psychologues*[1].

Avoir à expliciter ce que je connais assez bien à une personne en dehors du champ réflexif habituel, et qui envoie des répliques directes et sans ambages, s'est révélé non seulement passionnant, mais producteur de réflexions. De fil en aiguille, cela m'a menée à des propositions théorisantes, tant du côté des histoires de vie que d'un surgissement inattendu du côté de la résilience version Boris Cyrulnik. D'où la proposition faite à ce dernier, ainsi qu'à Gaston Pineau (pour la mise en récit de la vie), d'y réagir et d'encadrer de leur portance ce document, car nous avons choisi de le laisser dans sa facture originelle et spontanée, montrant la construction à l'œuvre et sans camoufler *a posteriori* les fils de bâti.

Au-delà de nos différences de référentiel qui se sont avérées fécondes, ce qui a fait lien est que nous partageons une « philosophie » de la *dialogie* analogue, au sens d'Edgar Morin, qui pousse vers les antagonismes envisagés comme complémentarité indissociable de tout mouvement de réflexivité. C'est donc une façon de discourir et de réfléchir et non un procédé stylistique, une « clinique-dialogique » à l'œuvre, qui envoie naturellement la discussion vers ces « autres côtés » qui constituent l'incontournable face invisible ou ombrée de tout ce qui est à un moment mis en lumière. Le préfixe « anti » est naturellement venu à Éric Milet quand il a qualifié d'antiracontage sa manière d'associer des photographies à un court texte non narratif. Les regardant, j'y ai trouvé le même effet qu'au classique récit de vie, sans qu'il n'en ait rien *raconté*, au sens de Paul Ricœur. Nous avons alors adopté, faute de mieux, ce préfixe pour qualifier cette pratique, que nous avons associée, par la suite, à une proposition connexe d'antirésilience, à savoir une résilience échappant aux

Note

1. Voir note de lecture de Claude Tapia, rubrique Lire, *Journal des psychologues, 256* : 79.

définitions habituelles proposées par Boris Cyrulnik. Certes, ce préfixe « anti » n'est pas vraiment adapté, car sujet à des contresens, du fait des connotations de ce terme renvoyant aussi à des contradictions. Mais, ici cette adjonction ne signifie pas d'aller vers des contraires ni vers des tentatives d'annulation des concepts déjà construits dont ces expressions prendraient le contrepied : il s'agit bien d'évoquer une « autre façon » de raconter ou de résilier, et qui ne s'opposent pas aux définitions classiques. Aussi, et pour éviter ce contresens, nous n'avons pas repris ces néologismes en sous-titre. L'opposé de la résilience était déjà nommé, c'est la « désilience » (Jean-Pierre Pourtois notamment). En revanche l'incapacité de récit, une simple juxtaposition de mots non articulés ni articulables, n'est pas le mutisme. Dans l'immédiat, je ne trouve pas de vocabulaire pour évoquer cette situation que, dans ma pratique, j'ai trouvée chez des personnes que j'ai dites « scordaturées », ce mot d'origine italienne utilisé en musique pour évoquer des morceaux où l'on décale l'accord entre les sons joués et les notes écrites. Parfois, le récit est rendu impossible pour certains quand, à leur vécu, ont été imposés des mots (parfois mensongers ou détournés), qui ne lui correspondaient pas (Lani-Bayle, 1999, 2006, 2007). Ce qui n'est pas le cas de ce que nous avons défini dans cet ouvrage comme « antiracontage » (le processus) et « antirécit » (le produit). Ceux-ci constituent bien une forme de récit. Mais un récit autre, un récit autrement. N'obéissant pas aux mêmes règles que les récits standard. Des formes de récit où le temps convoqué est celui qu'il fait au sens météorologique du moment et non celui qui nous fait, au sens de la temporalisation. Le procédé de mise en antirécit n'est ainsi pas construit d'une mise en abyme verticale vers les profondeurs passées, mais d'une circulation horizontale spatiale. L'antirécit s'inscrit

en se faisant, en marchant. Sur le sol qui en portera trace.

Et comme la mise en récit est considérée comme vectrice et-ou révélatrice de résilience, nous avons proposé, en écho à l'antirécit, le concept d'« antirésilience », dans le sens évoqué plus haut. Même si les deux ne sont pas nécessairement liés.

C. T. : La deuxième partie du même ouvrage, là où les références et allégeances à Boris Cyrulnik sont les plus nombreuses, reçoit le titre sibyllin de « pensée composée ou lumière noire », laissant de prime abord au lecteur le soin d'en décider *a priori* le sens. Chemin faisant, vous utilisez des citations du genre « *pour être habitable le monde doit être mis en scène avec des mots* », formule intéressante donnant à penser que les mots tiendraient à distance la brutalité et la barbarie muette... pour aussitôt les dénoncer en déclarant que « *les mots peuvent tout autant rendre le monde inhabitable* », poursuivant ainsi le travail de sape des logiques linéaires, pour avancer en spirale vers la pensée de Boris Cyrulnik et son concept de résilience auquel vous apportez des nuances à préciser.

M. L.-B. : Une pensée inédite met toujours du temps à se constituer et à « prendre ». Il est sûr que nous débouchons, des suites de cet échange insolite, vers des formulations et conceptualisations inhabituelles, des métaphorisations venues d'un autre monde que celui auquel nous sommes plus coutumiers en sciences humaines. Et cela peut surprendre, en effet. Le fait d'avoir brassé mots et images à partir de domaines expérientiels et réflexifs différents a accentué certainement cette impression.

J'ai utilisé, pour illustrer ces réflexions en construction dans leurs aspects ambivalents, quelques phrases →

clés en exergue, dont celle que vous relevez. Elle est du psychanalyste et juriste Pierre Legendre, inscrit donc en soi dans une interdisciplinarité. Sa phrase illustre bien cette réflexion biface, car elle apparaît tantôt parfaitement juste – ce qui est conforme à l'objectif principal des réflexions en histoires de vie en formation ; tantôt, si on décale le point de vue vers les horizons des extrêmes, cette assertion se retourne et devient fausse. En effet, la mise en scène du monde avec des mots, dans les dérapages insensés les plus violents et inavouables de ce qui a pu se produire du fait des hommes, peut tout autant le rendre carrément, voire violemment, inhabitable ! Il n'est que de penser aux grandes exactions commises au siècle précédent pour s'en convaincre – et ce n'est pas limitatif...

L'idée de « pensée composée », pour titrer et tester cette démarche réflexive, m'a été inspirée par la notion de « passé composé », qui traduit grammaticalement le temps avec une idée de métissage et de distanciation qui n'est pas incluse dans le temps dit « imparfait ». J'ai alors croisé cette évocation avec une association dans le domaine des images où existe quelque chose qui évoque l'oxymore « lumière noire ». Il s'agit de cette lumière dite « inactinique », à savoir inactive, qui permettait aux photographes de l'époque argentique de développer leurs pellicules avec un éclairage particulier qui n'altérait pas l'exposition à laquelle elles avaient été soumises et permettait la « révélation », dans les bains adéquats de « développement », de l'image encore imperceptible à laquelle elles avaient été exposées. En effet, une lumière trop brutale peut effacer l'impression du monde, ou rendre aveugle. Comme Œdipe. Or, la lumière est utilisée comme métaphore de la Connaissance et l'obscurité celle de l'Ignorance (voir le « mythe de la caverne »). Il convient donc d'éclairer suffisamment pour révéler en laissant le « développement » s'opérer, mais sans l'effacer irrémédiablement. Tel est le sens que j'ai glissé dans cette expression de « lumière noire », gage de la révélation possible d'une pensée composée – donc féconde, car « contradictorielle », croisant des différences.

Le concept d'antirésilience s'est construit sur de telles bases, mais en se référant aux définitions du terme de résilience tirées non de la physique mécanique comme l'a fait Boris Cyrulnik, mais de l'exemple vital de la biologie végétale où il est utilisé aussi, comme me l'a appris Éric Milet. En effet dans le désert, les plantes doivent *de facto* être résilientes pour vivre, les conditions y étant extrêmes pour elles de façon chronique. Mais elles le sont de deux manières : il y a les « cryptophytes » sédentaires, qui restent attachées au lieu de leur pousse et de leurs ancêtres. Elles vont chercher, pour leurs ressources de vie, l'eau invisible des nappes phréatiques qu'elles devront puiser tout au fond, dans le passé, au bout d'une racine qui s'allonge vers le bas. En cas de pénurie, leur résilience peut venir de l'environnement qui apportera la goutte salvatrice et pourra placer un « tuteur » pour remettre d'aplomb la plante asséchée et écrasée de soleil, avant qu'elle ne puisse à nouveau tenir debout seule. Mais il y a aussi des plantes « éphémérophytes » sans racines, qui se transportent au gré des vents et revivent, dès que la météo du présent apporte un soupçon d'humidité : nomades, elles ne se déplacent donc pas dans le temps, mais dans l'espace, ne peuvent être tutorées, et portent leur propre ressource en elles-mêmes (métaphore du dromadaire), pour être utilisées en fonction des conditions extérieures. Cette forme m'est apparue complémentaire à celle définie par Boris Cyrulnik, tout en éclairant certaines situations que j'avais rencontrées dans ma pratique et qui ne répondaient pas aux définitions et conditions classiques de la résilience : car sans repérages de conditions précoces favorables sécures ni de tuteur de développement externe. C'est sans aucun doute rare, mais mérite à mon sens d'être étudié – pour le moment, ce sont des hypothèses que je propose –, autour de cette forme de « résilience autrement ».

Les antiraconteurs n'ont pas attendu d'être nommés, pas plus que les antirésilients, pour mettre en exercice cette nécessité vitale pour eux. Ces deux formes de récit et de résilience se mêlent, créant des dominantes diversifiant les réactivités des personnes et, pour chacune, des relais différenciés au fil des événements et périodes de la vie : il est des raconteurs de nature, des sédentaires qui se cherchent et se nourrissent du temps qui passe à la recherche, là où ils sont, de subsistance dans le passé. Il est aussi des antiraconteurs nomades, qui se cherchent et se nourrissent du temps qu'il fait, se déplaçant dans l'espace plutôt que dans le temps pour trouver leur subsistance là où elle est. Si les premiers sont en majorité

Bibliographie

Durand G., 1993, *Structures anthropologiques de l'imaginaire : introduction à l'archétypologie générale,* Paris, Dunod.

Lani-Bayle M., 1999, *L'Enfant et son histoire,* Ramonville-Saint-Agne, Érès.

Lani-Bayle M., 2006, *Taire et transmettre. Les histoires de vie au risque de l'impensable,* Lyon, Chronique sociale.

Lani-Bayle M., 2007, *Les Secrets de famille,* Paris, Odile Jacob.

Lani-Bayle M. et Tapia C., 2010, « Estime de soi et formation », *Le Journal des psychologues, 281 :* 57.

Lani-Bayle M., Pineau G., Schmutz-Brun C. (sous la direction), 2011, *Histoires de nuits au cours de la vie,* Paris, L'Harmattan.

Lani-Bayle M. et Milet É., 2012, *Traces de vie. De l'autre côté du récit et de la résilience,* Lyon, Chronique sociale.

potentiellement résilients (et femmes), les seconds (à dominante masculine), qui se déplacent, sont plutôt antirésilients, portant, tels les dromadaires, les ressources nécessaires en cas de pénurie en « réserve[2] » sur leur dos.
Les époques et la culture modifient ce rapport entre ces quatre possibilités : le récit et sa transmission orale et-ou écrite, banalisés, hyperaccessibles et ployant sous leur nombre, perdent maintenant de leur nécessité ; et les moyens techniques permettent de se saisir d'autres formes. Facebook par exemple, tellement utilisé maintenant et dès le plus jeune âge, ne constitue-t-il pas une forme d'antiracontage, posant là et diffusant une image associée à quelques lignes, puis une autre et une autre, comme on marche sur le sol un pas après l'autre ?

C. T. : Abordons à présent le second ouvrage, *Histoires de nuits au cours de la vie*, (Lani-Bayle 2012), publié presque en même temps que le premier, dont la préface d'André de Peretti, joyeusement émaillée d'images et de références poétiques, de citations philosophiques, de confessions intimes..., assure et garantit le lien, la continuité entre les deux ouvrages. Dans les premières pages de votre préambule, vous annoncez et caractérisez le projet collectif consistant en un questionnement autour de l'hypothèse d'une relation entre la qualité de la vie, la qualité de la nuit et la qualité de formation et d'apprentissage de jour. Cette idée de la fonctionnalité de l'insomnie, des vagabondages, divagations et autres productions nocturnes par rapport à des finalités autoformatrices, est intéressante, il est dommage qu'elle n'ait pas été plus élaborée. Peut-elle sortir du champ de la poésie, de la littérature (qui a plus souvent exploité les terreurs et les cauchemars que les effets bienfaisants de la nuit), des intuitions à visée autoréalisatrices, pour s'inscrire dans des recherches programmées en sciences de l'éducation ?

M. L.-B. : J'apprécie que vous liiez les deux aventures. L'idée d'un ouvrage abordant cette question a surgi en moi d'une double lecture croisée avec mes expériences. D'abord les textes de Gilbert Durand sur les *Structures anthropologiques de l'imaginaire* (Durand, 1993), relayés par Gaston Pineau, faisant ressortir l'idée d'une « dimension nocturne de la formation ». Je me suis demandée s'il s'agissait d'une simple métaphore, séduisante pour avancer dans la compréhension du processus de formation dans toutes ses dimensions – dont temporelle –, ou s'il y avait, derrière, une réalité très particulière d'une formation qui associerait vraiment son effectivité aux rythmes et heures de la vie. Ensuite, le texte qu'une collègue polonaise me proposait à publication et qui évoquait la façon dont les personnes âgées utilisaient différemment le temps de nuit pour apprendre, encore et autrement que le jour. Ce fut la goutte d'eau qui me conduisit – après avoir lancé l'idée de la recherche sur les « histoires de mort dans nos vies » que nous avons travaillée avec Gaston Pineau et Catherine Schmutz-Brun (Lani-Bayle, Pineau, Schmutz-Brun, 2011) – à décider de ne pas nous arrêter en chemin et d'embrayer sur une étude de nos histoires de nuits, en lien avec nos apprentissages et notre formation.
Comme la thématique n'avait pas encore été abordée sous une telle entrée, en tout cas dans le domaine des histoires de vie en formation, nous avons lancé un appel à contribution et, de fait, constitué l'ouvrage avec ce que nous avons reçu, sans l'orienter dans telle ou telle direction puisque tout était à construire. Nous avons pris ce qui nous est arrivé sans « commande » particulière, sauf celle de croiser des textes à dominante réflexive avec des textes expérientiels, collectés dans les différentes tranches d'âge et donnant corps et vie à la réflexion qui pouvait, dès lors, s'y adosser. Différentes entrées se croisent donc spontanément selon les retours que nous avons eus et le thème, effectivement, les convoque assez naturellement vers la littérature ou la poésie. Charge à ceux que cette lancée réflexive pourrait intéresser de poursuivre sur ces bases de façon plus classiquement programmative, s'ils en éprouvaient le besoin et-ou l'intérêt.
Car un certain nombre de remarques s'échappent toutes seules d'une première lecture. Par exemple, j'ai pris conscience que les adultes se remettant, à un moment de leur vie, dans des parcours institués ou non de formation, ou que les étudiants s'engageant précocement dans des parcours d'études longues et jusqu'au doctorat, pouvaient, plus que des tout-venants aux troubles passagers ou occasionnels, avoir un rapport extrême au sommeil et au temps de sommeil avec, parfois, de véritables pathologies chroniques. Les insomniaques font de bons chercheurs : la nuit serait donc propice, alliée des parcours d'études. D'où l'importance de réhabiliter les temps de nuit, et leur usage possible en formation. Même, par exemple, en maisons de retraite. Vaste sujet... D'où l'importance d'aller plus loin que la phrase souvent proférée à ceux devant passer des examens : « *Dors bien, ça fixe la mémoire, tu seras plus reposé lors de l'épreuve.* » C'est à voir.
Au contraire, en Corée du Sud, par exemple, un lycéen ou un étudiant qui dort beaucoup ou simplement normalement est considéré comme ne travaillant pas. Ils usent de la nuit pour se distraire, certes, mais aussi →

Les insomniaques font de bons chercheurs.

Note

2. Je pense mettre prochainement à l'étude cette notion qui nous différencie les uns des autres.

→ pour réviser – les universités sont ouvertes sans interruption vingt-quatre heures sur vingt-quatre et disposent de couchettes en cas de coup de barre. Mais leur sommeil estimé normal et suffisant est au maximum de trois à cinq heures par nuit ; au-delà, leur entourage s'inquiète, les suspectant de ne pas préparer leurs examens. Habitude culturelle, constitution différente ? En tout cas, leur niveau est estimé excellent ; pour eux au moins, ce régime nocturne fait montre de son efficacité.

Si cela paraît utopique chez nous, une prise en compte des heures nocturnes avec leur rapport à la formation modifié – la fatigue détendant les résistances ou obstacles habituels aux apprentissages, les sensorialités étant moins sollicitées et plus ouvertes aux modifications internes et donc à tous les aspects en autoapprentissage, autoformation, etc. –, ces divers constats pourraient ouvrir des champs encore insoupçonnés, en tout cas grandement absents de notre réflexion pédagogique ou éducative. Quant à dire que cela pourrait être programmable ou prévisible, c'est une autre histoire.

C.T. : L'énoncé « *Nuits agonistiques* » (dans le chapitre 3) introduit de la complexité à la problématique de la fonctionnalité de la vie nocturne, en termes de gestation, de germination, de libération de virtualités multiples, dans l'économie générale de l'existence individuelle. Je crois que Gaston Pineau a raison, dans ce texte, d'aller chercher du côté des frontières du nocturne et du diurne, des entrelacements des pulsions de vie et de mort, des confrontations avec l'obscurité entraînant des remaniements et recompositions infrapsychologiques, enfin du face-à-face avec la solitude... pour tenter de déchiffrer les sens (et non-sens) profonds et pluriels du nocturne et proposer une initiation bio-cognitive aux flux impalpables de la nuit. Plus concrètement, il invite à s'engager à travers l'élucidation des expériences nocturnes les plus opaques, à une « auto-éco-formation » nocturne, extension, me semble-t-il, des autres formes de formation sur lesquelles nous nous sommes déjà entretenus dans le cadre du *Journal des psychologues* (Lani-Bayle et Tapia, 2008).

M. L.-B. : Effectivement, et c'est bien là que l'on voit l'avance que Gaston Pineau avait prise sur l'étude de ce thème et ce que sa réflexion globalisante peut apporter en termes de compréhension

> *Réhabiliter la nuit comme temps de vie au même titre que le jour.*

de remarques plus empiriques, comme certains exemples que j'ai pu rapidement donner plus haut. En tout cas, il y a ici un vaste sujet d'étude à continuer d'explorer, sujet que j'ose qualifier de « sociétal », dont l'importance en tout cas est majeure en raison de la non-prise en compte générale de ce lien entre nuit et formation-apprentissage, qui peut aboutir, parfois, à des non-sens pratiques, prompts à s'avérer parfaitement dommageables.

Cet ouvrage propose un tour d'horizon qui n'est ni exhaustif ni à prétention représentatif. Tous les secteurs inventoriables n'y sont sans doute pas répertoriés. Les nuits ordinaires y côtoient les extrêmes, les paisibles, les plus redoutées ou redoutables, les blanches rejoignent les noires. Mais il montre combien cette période qui nous échappe et souvent nous résiste gagnerait à être mieux connue, voire exploitée comme source de créativité et même d'apprentissage, d'autoformation, d'écriture : la nuit, les frontières se relâchent et seul le proche est perceptible.

Réhabiliter la nuit comme temps de vie au même titre que le jour, voici une perspective qui ne pourra manquer de faire apparaître une exigence de « qualité de vie » de la nuit. Par exemple, on l'a vu en maison de retraite ou dans les hôpitaux quand l'extinction des feux se fait de bonne heure après un dîner précoce, alors que ce sont des moments où le sommeil souvent s'échappe et les angoisses autant que l'ennui montent. Le confort comme le repos du personnel accompagnant ou le personnel de soin sont évidemment à prendre en compte quand le cadre est institutionnel. Il ne faudrait pas pour autant négliger cette modification avec l'âge, notamment, du rythme de ces vingt-quatre heures qui composent notre quotidien, et qui font que plus la journée est inoccupée et somnolente, plus la nuit se fera agitée, si rien n'est fait pour en exploiter les potentialités alors dormantes quand nous nous agitons... et d'accroître les médications censées aider à conquérir un sommeil qui s'absente.

C. T. : Le titre d'un des chapitres, rédigé par Catherine Schmutz-Brun (qui a également coordonné l'ouvrage), « La nuit comme un ailleurs où se rejoignent les vivants et les morts » s'inscrit dans la même problématique, mais ajoute l'idée, difficile à explorer, d'une fonction particulière de la nuit, celle de faire resurgir des moments vécus, s'isolant des strates profondes de la mémoire pour se convertir en matériau de questionnement sur « l'au-delà de la vie ». Cela représente, suggère l'auteure, une contribution significative, mais périlleuse et incertaine, au travail de mise en sens (et parfois en non-sens) de l'inconscient, ouvrant la porte à des espaces de compréhension et d'interprétation. Dans un autre chapitre « Couleurs et usages de la nuit », Catherine Schmutz-Brun revient, dans un commentaire du film de Cyril Collard *Les Nuits fauves* (réalisé dans l'étape ultime de l'épuisement lié au sida), sur l'étrange entremêlement des

représentations de l'obscur, du nocturne, de la mort..., traversé de sursauts de vie convertis en réalisations artistiques (Lani-Bayle, Pineau, Schmutz-Brun, 2011). Avec ces réflexions, ne sommes-nous pas de plain-pied dans l'univers analytique ? N'aurait-il pas fallu aller au-delà de traits impressionnistes pour formaliser ou essayer d'établir des jonctions avec, par exemple, les travaux menés autour de la notion et de la pratique du « rêve éveillé » considéré par certains comme des espaces-temps propices à l'auto-formation et à l'autodéveloppement ? Il me semble qu'on peut considérer l'ensemble de l'ouvrage comme un traité de la bonne utilisation des insomnies, des terreurs nocturnes, des ruminations insensées de la nuit.

M. L.-B. : Pour ma part, l'univers impressionniste me va assez bien dans les occupations de recherche réflexive, s'il n'exclut pas l'analyse version psychanalyse, bien sûr. Mais une écoute dialogique est propice à faire apparaître d'autres modalités compréhensives. Et de la rapprocher de la plus grande énigme qu'est la mort, à laquelle nous avons consacré notre précédente aventure de recherche questionnante avec Gaston Pineau et Catherine Schmutz-Brun, comme cela a été évoqué plus haut.

En revanche, en effet, nous n'avons pas reçu d'écho, dans cette première quête, de personnes travaillant le « rêve éveillé » dirigé ou non : voilà qui pourrait être intéressant, une belle jonction possible entre les deux mondes que nous avons mis en question. L'affaire reste à suivre ! Peut-être un autre tome ?

Quoi qu'il en soit, travailler à la pédagogie d'une « bonne » utilisation des insomnies et autres avatars du temps de la nuit – je ne sais s'il s'agit de l'envisager ainsi à l'issue de cette recherche, mais une reconnaissance d'effets possibles et particuliers de ces périodes nocturnes, qui couvrent au moins un tiers de notre temps de vie, et dont le sommeil ne contient pas tout l'idéal à atteindre – paraît un objectif utile à mettre en question par un travail multidisciplinaire de recherche. Tout comme une prise en compte en (auto)formation. L'interdisciplinarité la plus large est d'emblée convoquée par une telle problématique, autant qu'un croisement de points de vue entre usagers (que nous sommes tous...), professionnels et scientifiques de tous bords. L'histoire reste à suivre tout en l'inventant à mesure !

Cette parution, à peu près au même moment que les *Traces de vie*, n'est en tout cas pas, comme vous le remarquez, innocente. Avec, comme point commun, une démarche de dialogue, ces deux chantiers font apparaître des « autres côtés » que nos certitudes du jour nous masquent. C'est dans le désert que la nuit est la plus profonde et sans repères terrestres proches et que s'ouvre l'immense champ de tous les possibles pour qui sait saisir au vol la lueur infime qui l'éclairera.

CILA

Le poids du corps à l'adolescence

Colloque organisé par le Collège international de l'adolescence

Samedi 1er février 2014

Espace Reuilly – 21, rue Hénard – 75012 Paris

◆

Le poids du corps est, aujourd'hui, un véritable problème de santé publique.

Si le corps est l'objet des plus grandes préoccupations auxquelles les transformations de la puberté confrontent l'adolescent, les difficultés psychologiques qui sont associées à la régulation de son poids témoignent de son désarroi que peuvent susciter l'intégration du corps sexué et le deuil de l'enfance. Mais, alors que la tyrannie culturelle de l'esthétique et de la minceur est dénoncée, le nombre impressionnant d'adolescents trop enrobés ou manifestement obèses ne semble pas mobiliser les programmes de prévention ou les institutions thérapeutiques.

Quels facteurs concourent à l'obésité ? Comment prévenir le piège dans lequel peuvent enfermer l'environnement, l'histoire infantile et la culture familiale ?

Comment définir, pour ces sujets en devenir, un abord psychothérapeutique dans une approche pluridisciplinaire ?

◆

Intervenants :

Marisol Touraine (sous réserve), Didier Lauru, Annie Birraux, Jean-Pierre Lebrun, François Beck, Bernard Golse, François Marty, Arnaud Basdevant, Philippe Duverger, Philippe Robert, Philippe Givre, Catherine Grangeard, Philippe Jeammet et Jean-Yves Lefourn.

Renseignements :

CILA – 1, boulevard du Montparnasse – 75006 Paris – Tél. : 01 46 33 70 47

Courriel : colloquecila2014@yahoo.fr – Site : www.cila-adolescence.com